

# *Au Puits de La Paracha*

*Pensées recueillies  
de Rabbi  
Elimelech  
Biderman Chlita*

*Toledote*





# Au Puits de La Paracha

## Toledote

### « Il délogea de là » : déloger les épreuves de sa pensée et abstraire son esprit des vicissitudes de l'existence

Le Michmérète Ithamar rapporte l'explication qu'il entendit une fois du 'Hozé de Lublin à propos du verset : « *Il délogea de là et creusa un autre puits qu'on ne lui disputa point (...)* » (26,22) basée sur un enseignement du Zohar portant sur un autre verset (Chémot 14, 15) : « *Hachem dit à Moché : 'Pourquoi m'implores-tu ? Ordonne aux Bné Israël de se mettre en marche'* » que le Zohar (2, 48) commente ainsi : « Cela dépend d'Hachem » :

« Cet ordre venait les inciter, écrit le 'Hozé, à faire abstraction des Egyptiens. Nos Sages enseignent que la recherche de la subsistance est comparable à la traversée de la mer rouge (Pessa'him 118a). D'après ce qui précède, cela revient à dire qu'au sujet de la subsistance, l'homme doit également s'abstraire de l'orgueil et de l'anxiété qui le poussent à y penser constamment. » Il en va de même, ajoute le Michmérète Ithamar, de toute épreuve, car celle-ci est assimilable au joug de l'Égypte (Mitsraïm, l'Égypte, a la même racine que 'Metser', qui signifie 'qui limite', 'qui oppresse', n.d.t), et en particulier de celle que nous font subir des ennemis ou des détracteurs. Et c'est ce que notre verset vient signifier : « *Il délogea de là* », autrement dit Its'hak 'délogea' de son esprit tout ce qui concernait la querelle au sujet de l'eau (les puits qu'il avait creusés et que les habitants de l'endroit lui contestaient, n.d.t). Cette attitude lui fit mériter de creuser un autre puits que l'on ne lui disputa pas.

Cela signifie que lorsqu'un homme réfléchit à l'épreuve qu'il traverse en y consacrant tout son esprit, il entraîne qu'elle se 'colle' à lui. Au contraire, le remède consiste à s'en détacher et à ne plus y investir entièrement ses pensées.

Rabbi Ména'hém Mendel de Vitesfk développe la même idée en l'expliquant de la manière suivante :

Une personne soucieuse de pouvoir manquer de ressources ou de toute autre chose et qui ressasse son anxiété s'y enferme elle-même et en devient par la suite complètement prisonnière, au point qu'il lui soit très difficile de sortir de cet emprisonnement mental.

« Pour répondre de manière générale à l'inquiétude de la subsistance, écrit-il, il faut se rappeler que l'essentiel de l'homme est sa pensée. De même qu'il se rend impur en pensant à quelque chose d'impur et qu'il devient pur et saint en dirigeant son esprit vers des pensées pures, tout est déterminé par sa pensée. Ainsi, celui qui ne cesse de penser à ce qui l'opprime, à ce qui l'inquiète finit par faire 'un' avec son anxiété et s'y enfonce encore bien plus profondément. Dès lors, il ne parvient pas à se défaire de ses épreuves. Sachez que les juifs d'Echinkavitch m'envoyaient chaque année une lettre dans laquelle ils se lamentaient et se plaignaient de la pauvreté qui était leur sort. Eh bien, c'est précisément à cause de leurs plaintes qu'ils n'en étaient pas délivrés ! Or cette année, je n'ai pas reçu de lettre. Je suis certain qu'ils ont été conseillés à ce sujet de s'abstenir de ressasser jour et nuit leurs tourments et leur inquiétude, car de telles pensées ne font qu'accentuer leurs épreuves. Dès lors, je suis certain que leur situation va s'améliorer ! »

La Guemara (Baba Métsia 33a) rapporte le verset : « *Il n'y aura point d'indigent parmi toi* » (Dévarim 15, 4) et le commente ainsi : « Rabbi Yéhouda enseigne : celui qui l'accomplit sur lui-même (qui craint l'indigence, n.d.t) en viendra à la voir se réaliser », et le Maharal d'expliquer ('Hidouché Aggadote) que lorsqu'un homme craint la pauvreté, cette crainte elle-même provoquera qu'il s'appauvrisse, comme il est dit (Iyov 3, 25) : « *Ce que j'ai craint m'arrivera* »





» **En craignant que quelque chose n'arrive, l'homme se place en-dessous de cette chose, entraînant qu'elle se produise effectivement.**

On peut y apporter une preuve à partir d'un exemple emprunté au domaine matériel : si quelqu'un suspend une poutre au-dessus d'une rivière pour la traverser, il y aura des chances qu'il tombe. Mais, s'il la pose sur le sol, il marchera dessus d'une extrémité à l'autre sans aucune difficulté. Car lorsqu'elle se trouve en l'air, il a peur de tomber, ce qui n'est pas le cas lorsqu'elle est posée au sol. Cela prouve bien que la seule crainte de tomber est ce qui entraîne sa chute. Il en est de même dans tous les domaines. C'est pour cette raison que celui qui craint d'être pauvre finira par le devenir. Ce qui n'est pas le cas de celui qui renforce sa confiance qu'Hachem ne lui amènera que du bien et qu'aucun mal ne lui arrivera. Par le mérite de telles pensées, il sera délivré et il franchira les flots de l'existence en paix et sans encombre.

Le Maharal rapporte également à ce sujet (Gour Arié Dévarim 20, 5) une explication de ce qui se passait lorsque les Bné Israël devaient sortir au combat contre leurs ennemis : les gardes du peuple devaient annoncer (avant le combat) : « *Qui est l'homme qui a bâti une nouvelle maison et ne l'a pas inaugurée, qu'il retourne chez lui de peur qu'il ne meure à la guerre et qu'un autre homme l'inaugure* » (Dévarim 20, 5). Et Rachi d'expliquer : « Et c'est une chose qui cause une grande peine. » Ce que le Maharal développe en disant qu'il existe des personnes qui, lorsque quelqu'un leur prend ce qui est à elles, sont découragées, **et ce découragement provoque que leur bonne étoile les abandonne et entraîne leur mort.** Ce qui signifie que l'anxiété et la pensée qu'il pourrait leur arriver du mal sont les causes mêmes de leur perte.

Il est tout à fait à propos de rapporter à ce sujet la raison que donne le Ramban (19, 17) de la transformation de la femme de Loth en statue de sel : « Car la vision de l'air empesté ou de toute maladie contagieuse cause un grand dommage et entraîne la

contagion. **Et il en est de même lorsqu'on y pense.** C'est pour cela que le lépreux est confiné et qu'il doit demeurer seul (afin que les autres ne le voient pas et qu'ils ne pensent pas à la lèpre, ce qui entraînerait leur contagion). De même, ceux qui ont été mordus par des animaux enragés, lorsqu'ils regarderont l'eau ou toute autre vision y verront l'image de leur agresseur, ce qui les rendra à leur tour enragés et ils en mourront, comme cela est enseigné dans la Guémara de Yoma (84a), et comme en témoignent les gens versés dans la science de la nature. C'est pour cela que la femme de Loth fut transformée en statue de sel, car la plaie l'atteignit par la pensée, lorsqu'elle contempla le soufre et le sel qui tombaient sur eux du Ciel, et se colla à elle. »

Sachons que tout homme traverse parfois des difficultés et expérimente un voilement de la Présence Divine. Certains plongent tout leur être dans les épreuves et, de ce fait, ne parviennent pas à percevoir la lumière qui règne dans le monde qui les entoure et dont ils font eux-mêmes partie. Ils sont incapables de voir que leur existence n'est pas faite que de malheurs. Si seulement ils daignaient ouvrir les yeux, ils constateraient le nombre de points positifs dans leur existence, ce qui allégerait le poids des épreuves endurées.

Un jeune garçon se rendait quotidiennement chez son Rav pour se confier à lui. Il ne cessait de soupirer et d'exprimer sa peine. Son existence, se plaignait-il, était jonchée de difficultés, tantôt dans un domaine, tantôt dans un autre. Son Rav, qui savait ce que représentaient les épreuves de l'existence, décida de lui donner une leçon de morale afin qu'il cesse de se plaindre constamment et de voir tout en noir.

A cette fin, il invita son disciple chez lui, et pendant leur discussion, il lui servit un verre d'eau en l'invitant à prononcer la bénédiction d'usage et à le boire. Il prit ensuite une poignée de sel qu'il versa dans l'eau de son verre et lui ordonna à nouveau





de boire. Bien entendu, du fait du sel qu'il contenait, le disciple en fut très incommodé.

Le Rav et le jeune homme sortirent ensuite pour continuer leur entretien en marchant le long d'un étang. Alors qu'ils étaient assis au bord de l'eau sous les arbres, le Rav prit à nouveau une poignée de sel qu'il jeta dans l'étang, puis il demanda une nouvelle fois à son disciple d'en goûter l'eau. Ce dernier se fit alors un plaisir d'obéir et il but sans compter cette eau pure et délicieuse.

« Ne sens-tu pas le sel ?, lui demanda le Rav.

- Pas le moins du monde, répondit le disciple.

- Vois-tu, mon fils, reprit le Rav, j'ai jeté la même quantité de sel dans l'étang que dans le verre. C'est a priori étonnant, pourquoi n'as-tu bu que très difficilement l'eau du verre à cause du sel alors que dans celle de l'étang, tu n'as rien senti du tout ? Que vas-tu me répondre ? Dans le verre, le sel est resté concentré dans toute sa force, tandis que dans l'étang, il s'est dilué au point d'être imperceptible. Eh bien, sache qu'il en est de même au sujet des souffrances, des épreuves et des tourments qu'un homme traverse au cours de son existence (à D. ne plaise). La quantité d'épreuves qui a été décrétée sur lui est définie. Cependant, le 'goût' de l'amertume et de la difficulté, chacun se le fixe pour lui-même en décidant dans quel 'récipient' recevoir ses épreuves. Il peut choisir de concentrer son attention uniquement sur elles, comme dans ce verre au volume réduit et dans lequel ce qui pénètre conserve sa force. De même, si un homme tourne constamment autour de ses épreuves, l'amertume s'en ressentira très fortement au point d'être difficilement soutenable. Il peut, au contraire, décider d'être comme un étang, en élargissant sa perspective et en jetant sa part d'épreuves dans l'eau vive d'une existence remplie de vitalité, de joie et de confiance en Hachem. Il adoucira ainsi considérablement leur amertume ! »

On pourra se demander : « Comment pourrais-je détacher mon esprit, lorsque l'épreuve m'opprime de toute part et que je ne peux m'en abstraire ? Sachons qu'un véritable croyant sait qu'il n'existe pas de mal réel dans le monde, car le but du mal est d'apporter à l'homme un bienfait entier. Dès lors, il devra se dire : « Pourquoi investir tout mon être à réfléchir aux épreuves ? N'est-il pas plus sage de penser au bien qui se prépare à venir très bientôt ? » Grâce à la foi et à la confiance en Hachem, il parviendra alors à la joie.

Rabbi Aharon Yossef Louria (Avodat Penim Emouna et Bit'hone, 22) explique ainsi le premier verset de notre Paracha : « *Voici les générations de Its'hak fils d'Avraham, Avraham engendra Its'hak.* » (25, 19) Car Its'hak, écrit-il, suggère la joie. Il a été ainsi nommé d'après la parole (de Sarah) : « *Hachem m'a donné une joie (litt. un rire).* » Quant à Avraham, il suggère la foi, car il est dénommé 'le chef des croyants' (Pessikta Aoutarta Chir Hachirim 4, 8).

Dès lors, le verset « *Avraham engendra Its'hak* » vient nous enseigner que si une personne désire mesurer son niveau de confiance en D. (suggéré par Avraham), elle devra s'interroger si cette confiance engendre Its'hak', à savoir la joie et le rire, comme il est écrit : « (...) *en Lui mon cœur s'est confié et j'ai été secouru. Aussi mon cœur est-il joyeux.* » (Téhilim 28, 7)

C'est, dès lors, dans ce sens qu'il faut comprendre le début du verset : « *Voici les générations de Its'hak* » : quelle est la joie vraie et juste ? C'est lorsqu'elle est « *le fils d'Avraham* », qu'elle est le fruit de la Emouna et de la confiance en D., bon et bienfaisant pour tout le monde. Car la joie qui ne provient pas de la foi et de la confiance en D. mais seulement d'une raison extérieure, matérielle ou autre, est une joie conditionnelle. Et lorsque la cause extérieure à laquelle elle est liée disparaîtra, la joie disparaîtra également. »

Il est écrit au début de la Paracha de 'Hayé Sarah : ויהיו חי שרה « *Voici les années de Sarah* ». Le Baal Hatourim écrit que le mot





ויהי a pour valeur numérique trente-sept, pour suggérer que l'essentiel de la vie de Sarah furent les trente-sept ans depuis la naissance d'Its'hak, alors qu'elle était âgée de quatre-vingt-dix ans (puisqu'elle mourut à l'âge de cent vingt-sept ans). Dès lors, on peut se demander ce que signifie l'enseignement nos Sages selon lequel « toutes les années de Sarah étaient identiques dans le bien » (Rachi Ad Hoc). Rabbi Yankélé de Pchevorsk l'explique en faisant remarquer que les premières lettres des mots כולם שווים לטובה, 'toutes (les années) étaient identiques pour le bien', forment le mot שכל, l'intelligence. Cela pour évoquer que grâce à la sagesse et au discernement, il est possible de bien vivre, même dans les années difficiles, la principale sagesse consistant à savoir que le Créateur a tout créé, qu'Il dirige le monde et qu'Il est fidèle à sa parole.

### **« Ceux qui sont mentionnés dans la Paracha » : s'éloigner et se préserver du mal**

*« Et tous les puits qu'avaient creusés les serviteurs d'Avraham, les Philistins les comblèrent (...) Its'hak se mit à creuser les puits qu'on avait creusés (...) il les nomma comme son père les avait nommés (...) Hachem nous a élargis et nous prospérons dans la contrée » (26, 15-21)*

Voici l'explication que Rabbénou Bé'hayé donne de ces versets : « La Torah nous raconte qu'à cause de la jalousie que les Philistins éprouvaient envers lui, ils comblèrent tous les puits qui avaient été creusés au temps d'Avraham, afin qu'Its'hak ne puissent pas s'en servir pour arroser ce qu'il avait semé et pour abreuver son bétail. Its'hak s'arma de courage et les creusa à nouveau en leur donnant les mêmes noms que son père avait donnés. Il agit ainsi pour l'honneur de son père. Le fait que la Torah nous le fait savoir semble montrer qu'elle considère cette attitude comme un mérite pour Its'hak. Cela doit nous faire réfléchir : si Its'hak ne voulut pas modifier même les noms des puits que son père avait donnés, a fortiori pour ce qui concerne la voie de ses ancêtres, leurs coutumes et leur conduite

morale. Il est possible que ce soit pour cette raison que son propre nom ne fut pas modifié comme celui des autres patriarches (Avram en Avraham, Yaakov en Israël), mesure pour mesure. »

Lorsqu'un homme modifie un tant soit peu la voie tracée par ses pères et qu'il se permet d'alléger les barrières qu'ils ont établies, il risque fort d'en venir à 'dégringoler' de mal en pis jusqu'à se perdre complètement (à D. ne plaise).

La Guemara (Méguila 6a) nous enseigne au sujet du verset (de notre Paracha) : « *Un peuple sera plus puissant que l'autre* » (25, 23) que « lorsque l'un s'élèvera l'autre sera rabaissé ». Le Divré Chemouel explique d'après ce qui précède que cela signifie que les deux choses (le bien représenté par Yaakov et le mal par Essav, n.d.t) ne peuvent cohabiter ensemble : si un juif fait des allègements en ce qui le concerne, dans n'importe quel domaine, il deviendra lui-même plus léger. Et s'il fait d'autres allègements, il le deviendra davantage jusqu'à compter parmi les plus libertins des juifs (à D. ne plaise). L'essentiel est de ne faire aucune concession sur la sainteté.

Yaakov dit à son père : « *Je suis Essav ton fils aimé.* » (27, 19) La question posée par les commentateurs est connue : comment Yaakov put-il parler ainsi, alors qu'il est qualifié de 'pilier de la vérité' ?

Le 'Hatam Sofer en donne une réponse terrible : à ce moment-là, Yaakov revêtait les habits d'Essav, et les vêtements influencent celui qui les porte. C'est pourquoi ce n'était pas un véritable mensonge de dire : « *Je suis Essav* », puisqu'à cet instant, il était influencé par la personnalité d'Essav au moyen de ses vêtements.

Nous voyons également dans notre Paracha à quel point le lien possède une influence. Rachi explique, en effet, le verset « *les enfants se heurtaient dans son sein* » ainsi : « Nos Sages relient le terme 'se heurtaient' (תחבצו) à un langage de 'courir' (רץ), car lorsqu'elle (Rivka enceinte de Yaakov et Essav, n.d.t) passait à proximité de (la Yéchiva de)





Chem et Ever, Yaakov s'agitait (courait) comme pour sortir et lorsqu'elle passait à proximité d'une maison d'idolâtrie, c'était Essav qui s'agitait comme pour sortir. » Cela nous enseigne combien un homme doit s'éloigner des lieux inconvenables.

Pour cette raison, chacun devra redoubler de vigilance en multipliant le nombre de barrières afin de ne pas en arriver à fauter.

Le Yéter Lev (Néfech Yonathan, Vaéra) fait remarquer qu'au sujet d'Essav, il est écrit (25, 27) : « *Essav devint un habile chasseur, un homme des champs, tandis que Yaakov fut un homme intègre, résidant dans les tentes.* » Il est nécessaire d'expliquer en quoi le qualificatif d'« *homme des champs* » s'oppose à la description « *résidant dans les tentes* ». Quel rapport y a-t-il entre les champs et les tentes ?

'Hazal, répond-il, rapportent le verset (Chémot 22, 30) : « *Ne mangez pas la chair d'un animal déchiré dans les champs* » au sujet de la viande d'un sacrifice qui serait sortie à l'extérieur de son cadre (le Beth Hamikdache). Le champ suggère donc dans la Torah un lieu sans délimitation. L'homme des champs que représente Essav est donc le symbole d'un être qui vit sans barrière, et il est associé à une viande 'Trépha' (impropre à la consommation). A l'inverse, Yaakov est celui qui « habite dans une tente », qui est entouré de cloisons de toutes parts. Il est l'exemple de l'homme qui vit avec des barrières qui l'éloignent de la faute. Là réside toute la différence entre Yaakov et Essav : une personne qui établit des barrières compte parmi les fils de Yaakov et à l'opposé, celui qui vit sans barrière...

J'ai entendu la terrible histoire qui suit de son protagoniste qui vit actuellement aux Etats-Unis dans la ville de Tauch. A l'issue de Roch Hachana de l'année dernière (5781), un terrible accident de voiture se produisit dans la banlieue de Monsey, dans lequel périrent deux jeunes Avrekhim. L'un des deux avait été atteint d'un cancer dans son enfance, dix-sept ans auparavant, et avait subi, alors jeune enfant, une série de

traitements dont il sortit finalement entièrement guéri.

« A cette époque raconta le protagoniste de l'histoire, j'étais âgé de quinze ans et j'étudiais en 'Havrouta avec le père de l'enfant à la Yéchiva de Chaar Ephraïm à Monsey. L'annonce de sa maladie me toucha énormément et je pris sur moi en tant que bonne résolution pour le mérite de sa guérison, d'enlever mes lunettes, chaque jour en entrant au Mikvé, afin d'établir une barrière pour conserver la pureté et la sainteté de mes yeux. Je maintins cette résolution durant dix-sept ans, jusqu'à la fin du mois d'Eloul dernier. C'est alors que je pensai : « Jusqu'à quand garderai-je cette résolution ? De toute façon, personne ne se trouve au Mikvé à l'heure où je m'y rends ! » Et de fait, le matin de Roch Hachana, je n'enlevai pas mes lunettes avant d'entrer me tremper. C'est alors que j'appris avec stupeur le grand malheur qui se produisit à l'issue de Roch Hachana ! J'ai tiré de cela une terrible leçon : il est très probable que la vie a été donnée en présent à ce garçon, et qu'elle dépendait du mérite de la résolution que j'avais prise sur moi, dix-sept ans auparavant. Tant que je la maintiens, sa vie aussi lui fut conservée dans ce monde ! »

### « Il creusa et trouva les puits » : lorsque l'homme se donne du mal pour le service Divin, D. achèvera le fruit de ses efforts

« *Its'hak se mit à creuser les puits qui avaient été creusés au temps de son père Avraham et que les Philistins avaient comblés après la mort d'Avraham* » (26, 18)

Le Sefat Emet (année 5636) rapporte l'enseignement de la Guemara (Brakhot 16b) : « Ne sont appelés Avot (pères), que les trois. » Et il explique que chacun des trois patriarches était le père d'une voie particulière dans le service d'Hachem qu'il avait lui-même tracée personnellement, sans se reposer sur le mérite de ses ancêtres. Et c'est ce que veut dire le verset : « *Its'hak se mit à creuser les puits (...)* » : car il se fatigua



par lui-même à creuser et à trouver les puits d'eau vive, sources de la vie authentique.

On sait que les actes des pères sont un signe pour les enfants : cela vient donc nous enseigner la nécessité pour chacun de se donner du mal dans le service d'Hachem. Car c'est là tout l'homme, et c'est dans ce but qu'il a été envoyé dans ce monde, afin de surmonter son Yétser en combattant ses passions matérielles. Telle est la volonté Divine : que l'homme soit un combattant qui se fatigue pour Le servir. La principale satisfaction que le Saint-Béni-Soit-Il retire de lui n'est pas fonction du résultat, mais de la bataille qu'il livre en Son honneur.

Les Admorim de Loubavitch avaient coutume de raconter que pour son mariage, on confectionna à Rabbi Na'houn, le petit-fils du Baal Hatania, des habits somptueux, à l'exemple des gens importants. Parmi ceux-ci, on cousit sur son cafetan, un col fait d'une fourrure spéciale appelé 'Krougane'. Lorsque le Baal Hatania l'aperçut, ce col ne trouva pas grâce à ses yeux, car il était considéré comme une nouvelle mode. Il pria son petit-fils de renoncer à ce 'Krougane', mais le jeune garçon rétorqua d'un NON catégorique. Le Baal Hatania réitéra sa requête en insistant davantage et en lui promettant en échange, d'étudier avec lui, mais son petit-fils ne daigna pas accéder à sa demande. « **Si tu acceptes, dit le Rav, je te promets que tu seras près de moi dans le monde futur !** » Le jeune homme se laissa alors convaincre.

A priori, cette histoire est très étonnante : comment le Baal Hatania put-il promettre à un jeune Avrekhe de résider dans sa proximité après sa mort ? Pourtant, chacun est doté du libre arbitre et Rabbi Na'houn avait encore maintes occasions de fauter jusqu'à la fin de ses jours, comme le dit Iyov (15, 15) : « *Certes, même en Ses Saints, Il n'a pas confiance.* » Et si même sur Ses anges célestes Hachem ne se repose pas, à plus forte raison sur des êtres de chair et de sang !

L'explication en est la suivante : lorsque le Baal Hatania vit que son petit-fils refusait d'accomplir sa volonté, malgré sa promesse d'étudier avec lui, il comprit que ce sujet le touchait profondément dans son âme. Il n'y avait qu'une seule raison à cela : les forces du mal et le Yétser Hara s'étaient emparé de lui et s'accrochaient de toutes leurs forces à cet habit. Il ne s'agissait donc pas d'un simple débat ponctuel sur le sujet de revêtir ce 'Krougane' ou non, mais bien d'une bataille intérieure engageant toute sa personne et tout son être : est-ce que les forces du mal auraient prise sur lui ou parviendrait-il à les briser ? Et s'il parvenait à vaincre le Yétser Hara qui siégeait profondément dans son cœur, il était certain qu'il serait digne d'être à proximité du Baal Hatania dans le monde futur !

Apprenons de cela une leçon : plus la bataille est difficile, plus elle traduit la force du Yétser Hara qui s'empare de l'homme. Et si ce dernier arrive à le soumettre, il s'élève alors très haut, dans ce monde comme dans le monde futur !

